

# Série : Histoire de l'Église

## Leçon 41 : La réforme en Angleterre

Prêché mercredi le 28 octobre 2015  
Église réformée baptiste de Rouyn-Noranda  
Par : Marcel Longchamps

Formation biblique pour disciples  
(Comprenant des études sur tous les livres de la Bible,  
sur la théologie systématique et sur l'histoire de l'Église)

Disponible gratuitement en format PDF et en MP3

Voir le contenu détaillé sur le site Web

Série : Histoire de l'Église (T-3)

Leçon 41 : La réforme en Angleterre

Église réformée baptiste de Rouyn-Noranda

Adhérent à la Confession de Foi Baptiste de Londres de 1689

[www.pourlagloiredechrist.com](http://www.pourlagloiredechrist.com)

Par : Marcel Longchamps

### **INTRODUCTION**

Nous avons étudié jusqu'ici les progrès et les difficultés de la Réforme dans les pays de langue allemande, de langue française et de Suisse Romande.

Nous avons aussi examiné brièvement l'histoire de la contre-réforme catholique et le concile de Trente.

Nous porterons aujourd'hui notre attention sur la réforme en Angleterre.

### **I) LA RÉFORME EN ANGLETERRE**

Deux circonstances, en apparence contradictoires, servirent, dans la main de Dieu, à l'avènement de la Réforme en Angleterre : la fidélité des Lollards ; la position prise par le roi Henri VIII vis-à-vis du Saint Siècle.

On a vu dans nos leçons précédentes comment, au 14<sup>e</sup> siècle déjà, Wycliffe arriva à connaître le salut par la grâce et comment le flambeau qu'il avait allumé fut entretenu et transmis à la postérité par d'humbles chrétiens qui se recrutaient presque tous parmi les petits de ce monde. Leur témoignage contribua à ébranler chez nombre d'Anglais leur confiance dans les

doctrines pontificales ; il diminua sérieusement l'influence de la papauté et ouvrit les voies au grand mouvement des esprits au 16<sup>o</sup> siècle. Mais Rome avait l'œil ouvert et plus d'un de ces serviteurs du Seigneur, « desquels le monde n'était pas digne » (Héb. 11 : 38), paya de sa vie son attachement aux vérités qu'il avait apprises.

Au milieu du 15<sup>o</sup> siècle une guerre civile, celle des Deux Roses, déchira l'Angleterre et entrava gravement l'essor de la vie artistique et intellectuelle. Le commerce se trouva réduit à sa plus simple expression ; l'ignorance régnait sur tout le pays et, sauf parmi les Lollards, tout vestige de piété sincère semblait avoir disparu. C'est dans ces conditions que Henri VIII monta sur le trône. Destiné par son père à la carrière ecclésiastique, il avait fait de fortes études et garda toujours un goût prononcé pour les questions théologiques. Les humanistes saluèrent avec joie son avènement ; Érasme surtout se répandit en éloges sur les talents dont Dieu avait richement comblé ce prince, mais qu'il employa de façon déplorable.

Toutefois, le savant hollandais changea bientôt de ton. Pendant un séjour qu'il fit en Angleterre, il n'avait pas manqué l'occasion de lancer des sarcasmes cinglants contre les moines de ce pays, auxquels il ne reconnaissait que deux caractères distinctifs : leur gloutonnerie et leur ignorance. Devenu par conséquent l'objet de la haine du clergé, il jugea bon de partir directement pour Bâle où il publia, très peu après, la première édition de son Nouveau Testament grec.

À peine sortis de presse, quelques exemplaires, expédiés à Oxford et à Cambridge, y rencontrèrent un accueil enthousiaste. Luther n'avait pas encore affiché ses thèses à la porte de la cathédrale de Wittemberg que l'Angleterre possédait déjà la Parole divine, le pur Évangile de Jésus Christ.

Un de ces Nouveaux Testaments tomba entre les mains d'un étudiant de l'université d'Oxford, William Tyndale ; il le lut avec avidité, fut converti et n'eut plus dès lors qu'une pensée, celle de communiquer à d'autres le trésor qu'il possédait. Il donna dans ce but une série de conférences, puis se mit à traduire en anglais la Bible entière. Ne pouvant se livrer à ce gros travail en Angleterre avec tout le recueillement voulu, à cause de l'agitation qui régnait encore dans le pays, il se rendit à Anvers, où il publia le Nouveau Testament d'abord, puis l'Ancien.

Cette traduction fit rapidement son chemin dans les demeures des nobles comme dans celles des humbles. Tyndale subit plus tard le supplice du feu, mais son nom demeurera toujours lié à l'établissement de la Réforme en Angleterre.

Comme l'a fait remarquer Merle d'Aubigné, le grand historien de la Réforme, celle-ci, en Angleterre, est due essentiellement à l'action de la Parole de Dieu, plus peut-être que dans aucun autre pays. « On n'y trouve pas de grandes individualités, comme en Allemagne, en Suisse, en France, où l'on rencontre un Luther, un Zwingli, un Calvin ; mais les Saintes Écritures s'y répandent abondamment.

C'est la Parole du Dieu vivant, cette puissance invisible, qui a répandu la lumière dans les îles Britanniques dès l'année 1517, et plus encore à partir de 1526. Le christianisme anglo-saxon se distingue par son caractère nettement biblique et c'est ce qui l'a conduit à être, plus que tout autre, l'instrument, dirigé par Dieu, pour provoquer la diffusion des oracles divins dans le monde entier ».

Déjà tout au début de son règne Henri VIII se posa en protecteur intrépide de l'Église romaine. Indigné des virulentes attaques de Luther contre le catholicisme, il rédigea à son adresse un pamphlet grossier qui lui valut, de la part du pape Léon X, le titre de *défenseur de la foi*. Mais, au bout de quelques années, ces relations cordiales s'altèrent complètement.

Avant de monter sur le trône, Henri VIII avait épousé Catherine d'Aragon, veuve de son frère et tante de Charles-Quint. Au bout de vingt ans de mariage, le roi prétendit avoir des scrupules sur la légitimité de cette union. Le fait est qu'une autre femme, Anne Boleyn, avait attiré ses regards. Tout son rêve était de l'épouser.

Pour cela il devait demander au pape de défaire ce qu'un autre pape avait permis. Il interrogea donc les docteurs de l'Église. L'un d'eux, Cranmer déclara que le roi n'avait pas le droit de passer outre aux ordonnances de Dieu, que son union avec la veuve de son frère était illicite, qu'il fallait au surplus consulter sur la question les principales universités d'Europe.

Presque toutes se prononcèrent dans le même sens que Cranmer. La cour de Rome délibérait de son côté, très embarrassée : si elle se prononçait pour le divorce, elle s'aliénait Charles-Quint, neveu de Catherine ; si elle s'y refusait, elle mécontentait Henri VIII. Pour se tirer d'affaire, le pape cita le roi à comparaître devant lui.

Henri refusa et, après six ans de débats, il rompit avec Rome et répudia Catherine pour épouser Anne Boleyn. Puis le Parlement le proclama chef suprême de l'Église en Angleterre. Le clergé ne savait quelle attitude prendre à reconnaître l'usurpation du souverain, il renonçait fatalement à toute relation avec Rome.

Mais le tempérament despotique de Henri VIII n'admettait aucune tergiversation ; au clergé de se soumettre ou de se démettre. Pour atténuer la fâcheuse impression causée par ces atermoiements et reconquérir les bonnes grâces du vindicatif monarque, les prélats prirent eux-mêmes l'initiative de mesures dirigées contre quiconque manifesterait quelques vellétés d'indépendance vis-à-vis de la volonté royale. Cette décision visait tout d'abord les Lollards et ceux qui adhéraient à leurs doctrines.

Cranmer fit ce qu'il put pour enrayer les actes de violence. Henri VIII l'avait désigné en qualité d'archevêque de Canterbury, la plus haute dignité ecclésiastique du royaume, pour le récompenser du service qu'il lui avait rendu au moment de son divorce. Peu avide d'honneurs, Cranmer accepta cette charge dans l'espoir d'en profiter pour faire triompher les principes qui lui étaient chers.

Il déclara qu'il n'admettrait l'autorité du pape qu'autant qu'elle ne serait pas contraire à la Parole de Dieu et qu'il lui serait permis de combattre les erreurs pontificales chaque fois que l'occasion s'en présenterait. D'autre part il introduisit une traduction anglaise de la Bible et l'usage de la langue du pays dans le culte. Il alla même jusqu'à exiger qu'un exemplaire de la Parole de Dieu fût déposé dans chaque église du royaume. Il expulsa un certain nombre de prêtres dont la conduite causait des scandales. Mais sa timidité l'empêchait d'afficher une attitude décidée du côté où il savait pourtant être la vérité.

Cependant, avant de s'en prendre à ceux qu'il qualifiait d'hérétiques, le roi ordonna la suppression de tous les monastères d'Angleterre, comme foyers des plus grossières impostures. C'était déblayer le terrain sur lequel, sans que Henri s'en doutât, l'édifice de la Réforme devait s'établir. « Le cœur d'un roi, dans la main de l'Éternel, est des ruisseaux d'eau ; il l'incline à tout ce qui lui plaît » (Prov. 21 : 1).

Mais tout en fermant ces maisons, le roi voulut élever une barrière contre l'invasion des doctrines évangéliques. Dans ce but, une commission de prélats reçut pour mission le soin de rédiger un symbole qui devînt loi de l'État. La commission se déclara incompétente. Là-dessus le roi dressa lui-même le formulaire, en six articles, qu'on a dénommé le *statut du sang*.

Il prononçait la condamnation à mort de quiconque n'admettait pas en plein la doctrine de la transsubstantiation, la confession auriculaire, les vœux de célibat pour le clergé ; c'était, somme toute, la reproduction complète des croyances romaines, moins la reconnaissance du pape comme chef de l'Église. Le Parlement l'adopta. Cranmer fit une opposition énergique, mais sans succès. Il ne réussit pas mieux lorsqu'il pria Henri VIII de réserver une partie des biens confisqués aux couvents, en vue de la fondation d'hôpitaux pour les pauvres.

Les conséquences ne se firent pas attendre. Le roi montra le vrai fond de son caractère, celui d'un tyran cruel et sans scrupule aucun. La moindre résistance entraînait la mort ; il fit pendre de fervents catholiques qui n'avaient pas commis d'autre crime, sinon celui de mettre en doute ses droits à la suprématie tant religieuse que politique. Quiconque était simplement suspect d'hérésie subissait naturellement le même sort.

Et pourtant la version de Tyndale circulait malgré le martyre infligé à son auteur. Bien des yeux s'ouvraient à la lumière. Les foules accouraient dans les églises afin d'entendre lire la Parole de Dieu. Cranmer y fit même enlever certaines images favorites dont on faisait un abus trop criant. Néanmoins la persécution sévissait sans pitié, avec toutes sortes de raffinements de cruauté. Le roi se plongeait toujours plus dans un borbier d'ignominie où il s'était laissé entraîner. Sa vie privée est un tissu d'abominations : il épousa successivement six femmes, dont il fit décapiter

deux ; il divorça d'avec deux autres ; une seule mourut de mort naturelle ; la sixième lui survécut.

Mais toutes ces turpitudes, tous ces martyres aboutissaient à fin contraire des intentions du monarque. Du sang des victimes jaillissait une lumière intense. La vérité faisait des progrès d'autant plus rapides qu'on s'évertuait à l'entraver. Dieu se servit de ces circonstances atroces pour amener à lui un grand peuple. On attribue à Henri VIII la mort de soixante-douze mille personnes ; il en résulta tout simplement, après de nouvelles et cruelles épreuves, il est vrai, le triomphe des principes que, dans son aveuglement, il avait cru pouvoir étouffer.

Henri VIII laissait un fils et deux filles ; tous trois furent successivement appelés au trône.

Édouard VI n'avait que dix ans à la mort de son père. Quoiqu'élevé dans une cour corrompue et entouré de catholiques, le jeune prince manifesta de bonne heure son aversion pour certaines pratiques romaines et sa prédilection pour les prédications évangéliques. Il avait souffert en silence à la vue des cruautés commises contre des sujets paisibles, dont le seul crime consistait à suivre les enseignements de la Parole de Dieu.

Un de ses oncles maternels, chrétien décidé, favorisa les bonnes dispositions d'Édouard et, à l'avènement de ce dernier, parvint à se faire investir d'une sorte de protectorat ; grâce à lui les persécutions subirent un temps d'arrêt. Les chrétiens détenus furent élargis ; on abolit les terribles six articles ; nombre d'exilés pour cause de religion rentrèrent en Angleterre.

Lors du couronnement du nouveau roi, la coutume voulait qu'on portât devant lui, au moment où il quittait la cathédrale de Westminster pour regagner son palais, trois grandes épées, emblème des trois parties dont se composait son royaume. Avant de sortir, Édouard fit remarquer qu'il manquait une quatrième épée. « Pourquoi donc ? Laquelle ? » demandèrent les courtisans qui l'entouraient. « La Bible », répliqua le jeune souverain, et il ajouta, en citant Éph. 6 : 17: « La Parole de Dieu est l'épée de l'Esprit ; nous devons la préférer en tous points aux trois autres. C'est elle qui doit nous gouverner ; sans elle nous ne sommes rien du tout. Celui qui prétend

régir ses États sans elle ne mérite pas le titre de ministre de Dieu, ni de roi ». On s'empessa d'obéir à l'ordre royal.

Édouard prenait son plaisir à lire les Saintes Écritures. À l'âge de quatorze ans il écrivit, de sa propre main, un recueil de passages condamnant l'idolâtrie, et en particulier le culte des images. Sous son règne la Réforme fit de rapides progrès. Son protecteur correspondait avec Calvin sur les conseils duquel il fit de l'Angleterre un vrai refuge où de nombreux proscrits trouvèrent un bienveillant accueil. C'est à ce propos que Calvin lui écrivit en 1548 :

*« Nous avons tous à rendre grâce à notre Dieu et Père de ce qu'il s'est servi de vous en œuvre tant excellente que de remettre au-dessus la pureté et droite règle de son service en Angleterre par votre moyen, et faire que la doctrine du salut y soit fidèlement publiée pour tous ceux qui voudront l'écouter ; de ce qu'il vous a tenu la main forte en bénissant tous vos conseils et labeurs pour les faire prospérer ». Il lui recommande de faire enseigner au peuple la pure et saine doctrine, d'extirper les abus et de « corriger soigneusement les vices, et de tenir la main à ce que les scandales et dissolutions n'aient point la vogue, tellement que le nom de Dieu soit blasphémé ».*

Plus tard il écrivait à Édouard VI, à qui il dédiait plusieurs livres :

*« Il y a des choses indifférentes qu'on peut licitement souffrir. Mais il nous faut toujours garder cette règle qu'il y ait sobriété et mesure aux cérémonies, en sorte que la clarté de l'Évangile n'en soit pas obscurcie, comme si nous étions encore sous les ombres de la loi (\*) ... Or il y a des abus manifestes qui ne sont pas à supporter, comme de prier pour les trépassés, comme de mettre en avant à Dieu l'intercession des saints en nos prières, comme de les adjoindre à Dieu en jurant. Je ne doute pas, Sire, que vous ne soyez averti que ce sont autant de corruptions de la vraie chrétienté. Je vous supplie, au nom de Dieu, qu'il vous plaise y tenir la main, à ce que le tout soit réduit à sa droite intégrité ».*

On regrette de ne pas trouver, sous la plume du réformateur, des conseils de mansuétude, de tolérance envers les égarés. La tolérance n'était pas de ce siècle-là ; l'idée de l'unité, en religion comme en politique, primait tout et ouvrait la voie aux persécutions. Il a fallu de douloureuses expériences, en Angleterre et ailleurs, pour apprendre qu'on peut ne pas pratiquer la religion de l'État, sans, pour cela, être ennemi de l'État.

*(\*) Il est probable que Calvin mettait ici Édouard VI en garde contre l'organisation que, déjà alors, on était en train de donner à l'église*

*anglicane. On sait que, extérieurement, elle conserve une grande pompe dans les cérémonies, toute pareille à celle de l'église catholique.*

Chose pourtant encore exceptionnelle à cette époque, Édouard accorda aux protestants étrangers, résidant à Londres, la permission d'ériger un temple à leur usage : « Considérant que c'est l'office d'un prince chrétien », disait-il, « pour bien administrer son royaume, de pourvoir à la religion et aux malheureux affligés et bannis à cause d'elle, nous vous faisons savoir que, ayant pitié de la condition de ceux qui, depuis assez longtemps, demeurent dans notre royaume et y viennent journellement, de notre grâce spéciale ordonnons qu'il y ait, dans notre cité de Londres, un temple appelé le temple du Seigneur Jésus, où l'assemblée des Allemands et des autres étrangers puisse se tenir et se célébrer, dans le but que, par les ministres de leur église, le Saint Évangile soit interprété purement ».

Cranmer avait la haute main dans le gouvernement et ne craignait plus maintenant d'afficher sa fidélité aux principes révélés dans la Parole de Dieu. Il supprima les lois arbitraires édictées par Henri VIII, envoya partout des prédicateurs zélés de l'Évangile, fit répandre la Bible encore plus largement qu'auparavant, autorisa le mariage des prêtres ; la Cène devait être distribuée sous les deux espèces.

Malheureusement, vis-à-vis de ceux qui ne partageaient pas ces idées, Cranmer se laissait aller à l'esprit du temps, oubliant cette exhortation de Paul à Timothée. « Convaincs, reprends, exhorte, avec toute longanimité et doctrine » (2 Tim. 4 : 2). Il demandait souvent au roi des sentences de mort contre les rebelles à la Réforme. Le pieux souverain, trop inexpérimenté pour lui résister, signait en soupirant et ajoutait, car il se sentait la conscience chargée : « Si je fais mal, vous en serez responsable ». Et il signait.

Mais le jeune roi, dont les enfants de Dieu étaient en droit d'attendre de grandes choses, tomba gravement malade au bout de six ans de règne. Les soins les plus dévoués ne purent le sauver. Peu avant d'expirer, il adressa, à haute voix, au Seigneur une fervente prière dont on a conservé quelques fragments : « Seigneur Dieu ! » s'écria-t-il, « délivre-moi de cette misérable vie et reçois-moi dans les demeures éternelles. Toutefois que ta volonté soit

faite, et non la mienne ! Seigneur, je te remets mon esprit. Tu sais combien ce serait chose heureuse pour moi que d'être auprès de toi ; mais, à cause de tes enfants dans ce pays, conserve cette vie et rends-moi la santé, afin que je puisse m'employer vaillamment à ton service. Mais, ici encore, que ta volonté soit faite, et non la mienne ! Seigneur, mon Dieu, bénis mon peuple et sauve ton héritage ! Préserve ton peuple élu d'Angleterre ! Ô Dieu, défends ce royaume de toutes les erreurs de la papauté ! Maintiens ta vérité, afin que moi et mon peuple nous puissions bénir ton saint nom ! » Ainsi mourut Édouard VI à l'âge de seize ans à peine.

La couronne revenait de droit à la sœur d'Édouard, Marie, fille d'Henri VIII et de sa première femme, Catherine d'Aragon. Mais, la sachant catholique très bigote, son frère, sur son lit de mort, avait exprimé le désir de voir lui succéder une de ses cousines, Jane Gray, qui avait adhéré de cœur aux doctrines évangéliques et, très cultivée, adressait à Bullinger, le successeur de Zwingli, des lettres en latin, conservées à la bibliothèque de Zurich, dans lesquelles elle demandait conseils et directions sur les principes du christianisme.

Mais la noblesse anglaise, tout en éprouvant une vive sympathie pour cet arrangement refusa de l'accepter. Marie monta donc sur le trône et n'hésita pas à condamner à mort Jane Gray dans laquelle elle voyait une usurpatrice et une hérétique. L'épreuve produisit ses fruits bénis dans le cœur de l'infortunée jeune femme ; elle n'avait que vingt ans et venait de se marier. Sa foi, jusqu'alors chancelante, s'affermir à tel point que, de son cachot, elle écrivit à ses amis des lettres d'adieux, animées d'un merveilleux esprit de renoncement à tout ce qu'elle laissait derrière elle ; elle rendait aussi un témoignage touchant à l'amour de son Sauveur pour elle.

À l'une de ses sœurs, elle écrivait, en lui léguant son Nouveau Testament grec : « Ma chère Catherine, je t'envoie un livre qui, bien qu'il ne soit pas revêtu d'or, est plus précieux que toutes les pierres les plus rares et du plus grand prix. C'est le livre de l'Évangile du Seigneur Jésus Christ ; c'est sa dernière volonté, c'est son testament qu'il nous a laissé, à nous, pauvres misérables pécheurs que nous sommes dans notre nature première. Il t'enseignera le chemin de la joie éternelle. Fais comme le serviteur qui veille, afin que, quand viendra le jour de la mort, tu ne sois pas trouvée sans huile, comme les vierges folles. En ce qui concerne ma mort, réjouis-toi,

comme je le fais, ma très chère sœur. Je suis assurée qu'en perdant cette existence mortelle, j'en revêtirai une éternelle, incorruptible. Au nom de Dieu, je t'exhorte à ne jamais te relâcher de la vraie foi chrétienne. Si tu renies la vérité pour prolonger ta vie, le Seigneur te reniera aussi. Si, au contraire, tu t'adresses à lui, s'il le juge à propos, il prolongera tes jours pour ta consolation et sa gloire ».

Au nom de la reine Marie Tudor, le peuple anglais a accolé, avec raison, l'épithète de la « sanguinaire ». De nouveau la persécution sévit avec rage. Des centaines de victimes périrent par le feu ou sur l'échafaud, pendant les cinq années de son règne. Parmi ces martyrs pour le nom du Seigneur, il faut retenir les noms de **Latimer**, un vieillard de quatre-vingt-quatre ans, un des prédicateurs les plus puissants et les plus bénis de son temps, et celui de **Ridley**, son ami intime.

On les attacha ensemble au poteau. Au moment où le bourreau allumait les fagots, Latimer se pencha vers son compagnon de souffrances et lui dit d'une voix si nette que toute la foule l'entendit : « Aie bon courage, mon cher Ridley ; comporte-toi en homme. En ce jour nous allumons un flambeau si brillant que, Dieu voulant, l'Angleterre ne le verra jamais s'éteindre ».

De graves menaces pesaient également sur Cranmer, qui avait été pourtant le conseiller sage et hautement apprécié de Henri VIII et de son fils, Édouard VI. Bien qu'il crût de plein cœur au salut par Christ, il avait longtemps hésité à confesser sa foi : il craignait trop de se compromettre, aimait trop les solutions moyennes qui donnaient des demi-satisfactions à chacun, mais évitaient les positions nettes et franches.

Sous Édouard VI il avait pourtant suivi une ligne de conduite tout à fait favorable à la Réforme. Maintenant, très âgé, accablé d'infirmités corporelles, il se laissa éblouir un instant par les brillantes promesses de la nouvelle souveraine, succomba à la tentation et signa un acte de soumission au pape et à Marie Tudor. Mais il se ressaisit presque aussitôt. Triomphants, les papistes prétendirent exiger de lui qu'il lût lui-même, publiquement, le texte de sa rétractation dans une des églises d'Oxford, où avait lieu son procès. Mais il déçut leur attente.

Le prisonnier s'avança, entouré de prêtres et de gens d'armes. On l'avait vêtu d'une méchante robe et coiffé d'un vieux bonnet. Son visage défait laissait deviner les rudes combats d'une conscience chargée et pressée de rendre de nouveau un éclatant témoignage à la vérité. Dans la chaire, un des tenants de la papauté ouvrit la cérémonie par une prédication dirigée contre l'hérésie et exaltant le bonheur de ceux qui la rejetaient. Puis il s'adressa à l'ancien archevêque de Canterbury et l'invita à exposer le changement qui s'était opéré en lui, afin d'ôter tout soupçon à ses auditeurs et pour que tous reconnussent qu'il était maintenant en réalité un catholique romain. Le vieillard prit aussitôt la parole :

« Mes chers auditeurs », s'écria-t-il en se tournant vers la foule qui remplissait le vaste édifice jusque dans ses derniers recoins, « je vous supplie tous de prier Dieu pour qu'il lui plaise de pardonner mes péchés. Il y a une chose surtout qui me cause une extrême douleur. Je vous la dirai. Avant tout, prions ! »

Après une prière, mêlée d'abondantes larmes, Cranmer reprit : « J'en viens maintenant à ce qui, plus que tous les autres péchés que j'ai commis, me tourmente le plus cruellement dans ce monde : c'est d'avoir signé de ma main l'écrit qui m'a été présenté. Sans doute aucun, je l'ai fait contre la vérité et contre ma conscience. Je pensais, par ce moyen, éviter la mort et prolonger ma vie en ce misérable monde ; mais maintenant je proteste que je révoque et annule tous les écrits que j'ai faits et signés depuis le jour de ma dégradation. Je les désavoue d'ores et déjà totalement. Quant à cette malheureuse main qui m'a servi à signer cette méchanceté contre ma conscience, je la voue à être brûlée avant les autres membres. Le pape, je le tiens pour l'ennemi du Christ et même pour l'antichrist. Je déteste toute sa doctrine comme fausse, et toutes ses erreurs comme pernicieuses et contraires à la Parole de Dieu ».

À l'ouïe de ce langage, la stupéfaction fut à son comble : les chrétiens se réjouissaient et bénissaient Dieu ; les catholiques grinçaient des dents. Bientôt après le vaillant témoin de Jésus Christ fut entraîné au supplice, à l'endroit même où Latimer et Ridley avaient souffert la même peine. Quand il vit les flammes s'élever, il étendit tant bien que mal sa main droite en s'écriant à voix haute : « Main indigne ! Main indigne ! » Les bourreaux eux-mêmes étaient émerveillés de voir son courage. Ses souffrances ne

durèrent que peu d'instants. On l'entendit dire encore, comme tant d'autres martyrs : « Seigneur Jésus, reçois mon esprit ! » Et son âme fut recueillie auprès du Seigneur : « absent du corps et présent avec le Seigneur » (2 Cor. 5 : 8).

À la suite de son mariage avec Philippe II d'Espagne, un des pires adversaires de la Réforme, le court règne de Marie Tudor entraîna l'Angleterre au bord de l'abîme. Elle eut pour successeur sa demi sœur Élisabeth, fille de Henri VIII et Anne Boleyn, dont l'avènement amena en Angleterre un changement radical et définitif au point de vue religieux.

La nouvelle souveraine joignait à une vaste capacité naturelle des connaissances fort étendues, mais aussi un reste de cet instinct cruel et tyrannique, funeste héritage de son père. Élevée dans les doctrines de la Réforme, elle ne les avait saisies que par son intelligence ; son cœur y restait indifférent et elle conserva, sa vie durant, un goût prononcé pour l'apparat du culte catholique.

Néanmoins elle comprit tout ce que cette religion avait de répugnant pour la très grande majorité de ses sujets ; les persécutions perpétrées par Marie avaient aliéné à la couronne presque tout ce que l'Angleterre comptait d'hommes et de femmes éclairés. Aussi, par simple bon sens politique, puisque c'était le vrai moyen d'assurer son pouvoir, Élisabeth se prononça catégoriquement en faveur de la Réforme. Mais deux lois, qui ne reflétaient que trop les tendances autocratiques de la souveraine, risquèrent de compromettre l'avenir du pays.

Par *la loi de suprématie*, le souverain était déclaré chef suprême de l'Église, que ce fût un roi ou une reine. *La loi d'uniformité* fixait le rituel, avec obligation pour tous de s'y conformer ; les formes du culte, la liturgie, tout le service divin doivent être les mêmes d'un bout à l'autre du royaume, et ce rituel comporte beaucoup de formes extérieures empruntées à celui de l'Église romaine.

Aussi ce césaro-papisme provoqua de vives résistances, de la part des adversaires de la Réforme, mécontents de ne plus diriger les esprits, et de la part des réformés eux-mêmes qui estimaient beaucoup trop importantes les concessions faites à l'ancien culte. Parmi ceux-ci il se forma un groupement

dont les membres s'intitulaient les *Puritains*. Beaucoup d'entre eux, proscrits lors des persécutions, avaient vécu à l'étranger, en France surtout ; l'épreuve avait fortement trempé leurs caractères et leur foi.

Leur contact avec les huguenots leur montra ce que c'était que d'adorer le Seigneur en toute simplicité, sans le moindre appareil extérieur. Ils furent tout d'abord profondément froissés de voir les prélats anglicans se croire obligés d'endosser, au cours du service religieux, des vêtements somptueux et ils résolurent de purifier l'Église — de là leur nom — de tout ce qu'ils considéraient comme mondain et comme opposé à la pensée du Seigneur. Leur résistance leur attira de cruelles persécutions : Cinquante-six d'entre eux furent jetés pêle-mêle dans un cachot, où la faim, la misère en firent périr plusieurs ; trois montèrent sur l'échafaud.

Les Puritains ne s'avouèrent pas vaincus, sentant bien qu'ils représentaient le véritable esprit anglais, libéral jusqu'à l'indépendance, tandis que les allures de la cour et du gouvernement rappelaient trop la tendance catholique, portée à imposer à tous ses principes et ses procédés.

D'autres scissions se produisirent et amenèrent la formation de plusieurs groupements rivaux, entre autres celui des *presbytériens*, qui se rapprochaient du calvinisme et confiaient l'administration de l'église à des anciens, puis celui des *congrégationalistes* chez lesquels chaque congrégation est indépendante des autres et ne relève que du Seigneur. Comme on le voit, aucun de ces corps religieux ne se réclame du principe posé par le Seigneur lui-même, à savoir l'unité du corps de Christ.

Il y aurait beaucoup d'autres fautes, quelques-unes très graves, à alléguer contre la reine Élisabeth, mais elles appartiennent au domaine politique ou bien privé et n'intéressent pas le sujet qui nous occupe. Par la bonté de Dieu, cette souveraine fut, dans sa main, l'instrument de deux grands bienfaits pour l'Angleterre. Elle affranchit son pays du joug de Rome ; elle mit la Parole de Dieu dans les mains de tous ses sujets.

Élisabeth resta célibataire. À sa mort la couronne d'Angleterre passa à son plus proche héritier, Jacques Ier, roi d'Écosse, de la dynastie des Stuarts, qui détint le pouvoir pendant trois quarts de siècle. Cette maison avait de fortes affinités avec le catholicisme ; des liens de famille l'unissaient à la cour de

France, ce qui ne contribuait pas peu à l'éloigner de la Réforme. Les Stuarts ne réussirent pourtant pas à ramener leur royaume à l'ancienne croyance.

Mais les Puritains surtout furent l'objet de leur haine féroce, parce que, plus que tous les autres protestants, ils voulaient suivre à la lettre la volonté de Dieu, telle qu'elle est révélée dans sa Parole. Pour fuir la persécution qui se déchaîna contre eux, plusieurs de ces chrétiens fidèles quittèrent leur patrie pour aller chercher en Amérique une terre où ils pourraient vivre en liberté et rendre à Dieu le culte en esprit et en vérité qu'il attend de ceux qui lui appartiennent.

Ils fondèrent la colonie du Massachussets (au N.-E. des États-Unis actuels). Cette contrée était alors absolument inculte, couverte d'immenses forêts, peuplées d'animaux féroces et d'Indiens, plus à craindre encore. Aussitôt débarqués, les colons durent défricher le sol, l'ensemencer, puis attendre l'année suivante, avant de rien récolter. L'hiver fut extrêmement rigoureux ; aussi endurèrent-ils de cruelles souffrances ; leur foi fut mise à une dure épreuve. Le Seigneur leur aida à triompher de tout.

D'autres les suivirent, toujours plus nombreux, si bien que le gouvernement anglais s' alarma de cet exode qui, il dut le reconnaître, privait le pays d'éléments excellents, travailleurs et de haute moralité. Aussi une loi fut promulguée, interdisant toute nouvelle émigration. Au moment où elle entra en vigueur, huit navires s'apprêtaient à partir, chargés de Puritains parmi lesquels se trouvait Olivier Cromwell et Hampden qui furent, l'un et l'autre, quelques années plus tard, les auteurs de la chute du roi Charles Ier ; c'est ainsi que se réalisa pour lui la parole bien connue : « Qui creuse une fosse y tombera, et la pierre retournera sur celui qui la roule » (Prov. 26 : 27 ; Eccl. 10 : 8).

L'Église anglicane ne prospéra pas spirituellement ; l'abus des formes et de la hiérarchie étouffait la voix de l'Esprit. Puis le favoritisme s'y développa au point qu'une partie du clergé n'était plus du tout à la hauteur de sa tâche ; par sympathie pour tel ou tel on mettait à la tête des paroisses des pasteurs notoirement indignes qui, le plus souvent, grassement rétribués eux-mêmes, se déchargeaient entièrement sur leurs vicaires, qu'ils écrasaient de travail et laissaient presque mourir de faim. Mais la masse du peuple, resté fidèlement attaché à l'Évangile, déplorait cet état de choses. Des hommes éminents

protestaient contre la mondanité grandissante. Le grand poète Milton s'exprimait ainsi sur son temps : « Une époque est venue, où Dieu a véritablement rempli la terre de sa connaissance ; la vraie Église du Seigneur n'est pas celle qui possède des autels, des cierges, des liturgies, des fonctionnaires portant un costume spécial et somptueux. Dieu regarde au cœur ».

Parmi les réformateurs de ce protestantisme languissant, moribond, il faut citer le nom de George Fox, fondateur de la secte des *quakers*. Issu d'une famille très modeste, il passa par une période de lutttes morales longue et douloureuse. Enfin il céda à l'appel que le Seigneur lui adressait et se mit à parcourir l'Angleterre, prêchant la repentance par la foi en Jésus et enseignant que Dieu n'habite pas des temples faits de main ; que ce qu'il cherche dans l'homme, c'est un cœur régénéré par la puissance de l'Esprit Saint.

Il prescrivait une morale sévère, interdisait la science et l'art, le serment, le service militaire, l'asservissement à la mode. Il proclamait en même temps l'égalité de tous les hommes, défendait d'enlever son chapeau devant qui que ce soit, même devant le roi, ordonnait le tutoiement à l'égard de tous.

Les quakers suivent encore aujourd'hui la plupart de ces règles ; on les reconnaît à leur costume très simple, fait invariablement de drap gris-brun. Sur d'autres points Fox et ses partisans commirent des exagérations regrettables ; ils reconnaissaient que, dans le culte, auquel tous doivent participer, il faut attendre une direction de l'Esprit avant de parler ; mais, selon eux, cette influence doit se manifester extérieurement par une sorte d'agitation convulsive, un tremblement de tout le corps, d'où leur est venu leur nom de *quakers*, mot qui signifie les *trembleurs*.

Mentionnons encore le nom de William Penn, un de leurs adhérents les plus dévoués. Il hérita de son père une fortune considérable, qui lui permit d'aller s'établir en Amérique avec un certain nombre de quakers. Il fonda ainsi la Pennsylvanie, qui devait former un État des États-Unis ; la capitale se nomme Philadelphie, c'est-à-dire l'amitié fraternelle, un des principes fondamentaux de la secte. Cette contrée, jusqu'alors déserte, devint un asile, largement ouvert à tous les persécutés.

Les quakers se signalent encore maintenant par la rigueur de leurs principes et par l'amour chrétien qu'ils déploient soit entre eux, soit vis-à-vis de tous les hommes. Au cours de la guerre de 1914 à 1918, comme leurs convictions leur interdisaient le service militaire, ils firent néanmoins preuve d'une activité bienfaisante en fondant des hôpitaux et en créant toutes sortes d'institutions, destinées à soulager les hommes en arrière du front. Par leur ferveur spirituelle, par leurs mœurs pures, ils ont été un élément de vie au sein de l'Église sur son déclin.

### **APPLICATIONS**

1) L'histoire de la réforme en Angleterre nous montre l'absolue vérité de cette parole de Dieu (lorsque Joseph fit remarquer à ses frères leur intention de lui faire du mal que le Seigneur transforma en bien) :

Genèse 50 : 20

*20 Vous aviez médité de me faire du mal : Dieu l'a changé en bien, pour accomplir ce qui arrive aujourd'hui, pour sauver la vie à un peuple nombreux.*

Dieu utilisa les innombrables péchés du roi Henri VIII pour libérer graduellement son peuple du joug catholique romain et pour faire avancer la vérité évangélique du salut et l'amour des Saintes Écritures en Angleterre.

2) Une fois de plus, nous apprenons que c'est une grave erreur que de vouloir que la foi chrétienne devienne la religion d'État.

3) Notons que les héros de la foi se rencontrent dans toutes les couches sociales de la société : gens du peuple, intellectuels, rois et reines.

4) Observons que les Puritains jouèrent un rôle extrêmement important dans la protection de la foi biblique en Angleterre et que leur exil de ce pays contribua à la fondation des États-Unis.

**QUE NOTRE GRAND DIEU SOIT BÉNI, LOUÉ ET ADORÉ POUR  
SA SAGESSE DANS LE DÉROULEMENT DE L'HISTOIRE !**

**A M E N !**

